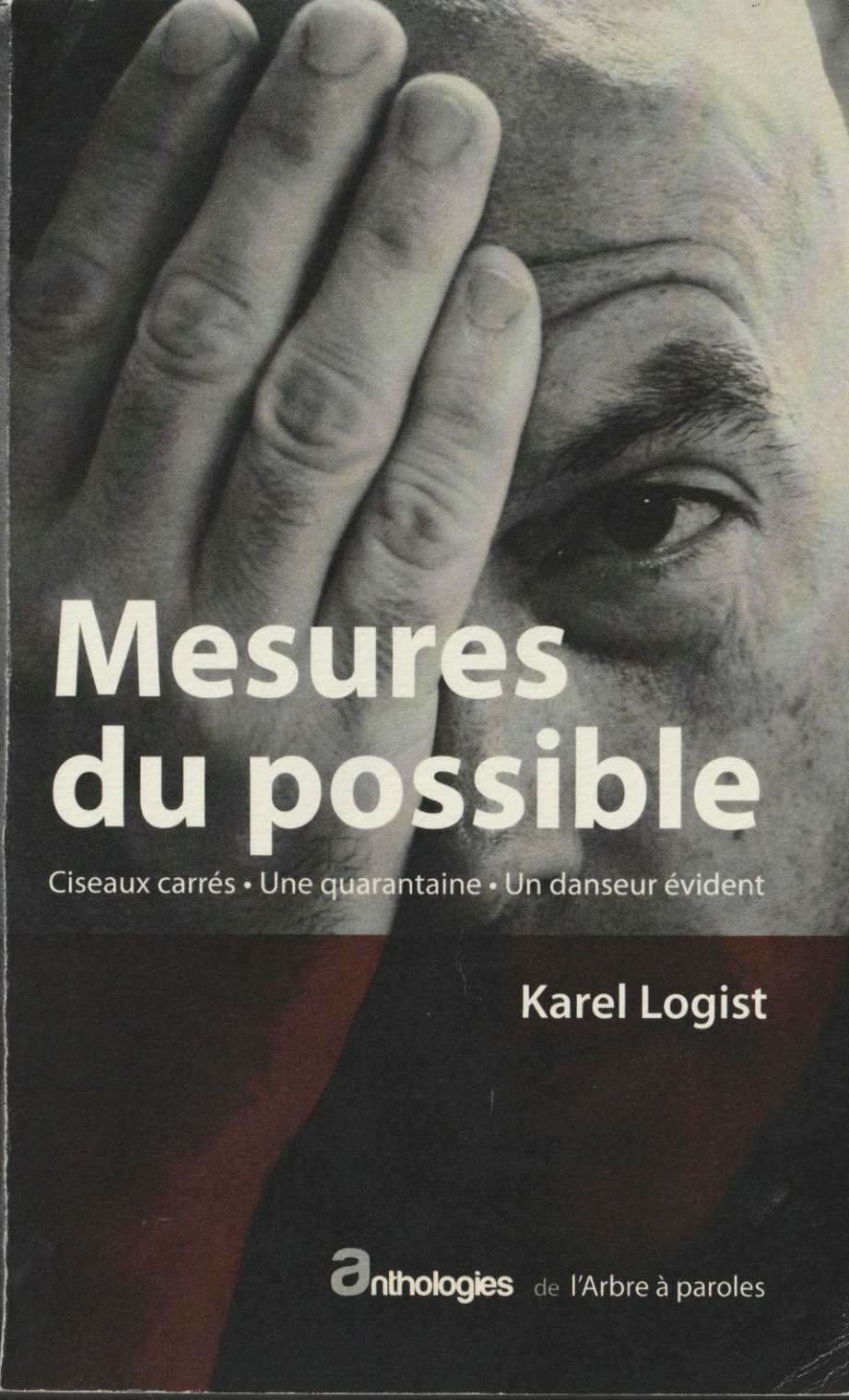


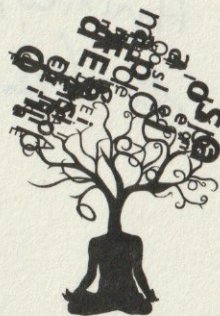


Mesures du possible

Ciseaux carrés • Une quarantaine • Un danseur évident

Karel Logist

anthologies de l'Arbre à paroles



www.maisondelapoesie.com

ISBN 978-2-87406-522-4
Dépôt légal : 2011/2292/25
© les éditions de l'Arbre à paroles 2011

Mesures du possible

Ciseaux carrés • Une quarantaine • Un danseur évident

Karel Logist

anthologies de l'Arbre à paroles

Préface

Dés qui tournoient dans le vent

Les trois plaquettes heureusement regroupées ici, *Ciseaux carrés*, *Une quarantaine* et *Un danseur évident*, ont été publiées pour la première fois, à l'enseigne de l'Arbre à paroles, respectivement en 1995, 1997 et 2004. Aussi l'encre des poèmes qu'ils contiennent ne vient-elle pas de sécher : les moins neufs ont plus de seize ans et les plus récents moins de huit. En outre, si les deux premiers recueils se suivent d'assez près, le dernier est paru presque dix ans après le premier et sept ans après le second... Cette ronde de chiffres est riche de deux enseignements.

D'abord, elle nous prouve avec éclat que la poésie de Karel Logist ne vieillit pas. Le temps est en effet passé en vain sur ces trois recueils. Malgré la quarantaine éponyme de l'un d'eux, les poèmes qu'ils contiennent n'ont pas pris une ride. Ils demeurent pareils à eux-mêmes, légers, lumineux, insaisissables, ni jeunes, ni vieux, sans âge, inaltérables et aériens. Ils pourraient avoir été écrits hier ou l'être demain.

Peut-être serait-il intéressant d'établir un lien entre le caractère intemporel des poèmes de Karel Logist et la façon dont, çà et là, le thème du temps les traverse. Celui-ci ne donne pas lieu à l'immémoriale comparaison avec un fleuve filant droit vers l'océan. Il prend au contraire souvent des allures de courbes paradoxales, de bande de Moebius insolite. Comme par exemple dans la phrase :

Il admet que sa procrastination l'a pris de vitesse.
Hier, jadis, naguère et autrefois [...] lui interdisent
l'accès au fugace aujourd'hui. (*Ciseaux carrés*, p. 31)

Ou dans le vers :

Quand la nuit joue aux cartes le jour (*Un danseur évident*, p. 125)

La poésie de Karel Logist non seulement résisterait au temps qui passe, mais, en plus, elle en proposerait une conception personnelle. Pareille hypothèse mériterait sans doute d'être examinée avec soin. Cette préface n'est cependant pas le lieu d'une telle investigation, d'autant qu'il nous faut à présent passer au second enseignement que doivent nous confier les dates de parution des trois recueils.

1995, 1997, 2004 : au sein de cette série, la proximité temporelle de *Ciseaux carrés* et d'*Une quarantaine* n'isole nullement *Un danseur évident*. Les trois recueils sont différents et semblables, de sorte qu'il est périlleux de chercher la moindre évolution digne de ce nom entre celui de 1997 et celui de 2004. De ce point de vue-là aussi, le temps ne passe guère. Qu'est-ce à dire ? Karel Logist serait-il un poète hiératique ? Celui qui a écrit que les «mots sont d'intraitables employeurs qui [...] font cher payer [...] la redite» (*Ciseaux carrés*,

p. 28) se répèterait-il ? Que du contraire ! Si la poésie de Karel Logist n'évolue pas de manière linéaire, c'est qu'elle chatoie indéfiniment, qu'elle ne cesse de se mouvoir circulairement au gré des pages. Elle est faite de particules qui gravitent en ellipse autour d'un premier foyer, nommé littérature, et d'un second foyer, que le poète, dans sa grande pudeur, a rendu invisible et silencieux. Si c'est bien de lui-même qu'il brosse le portrait dans la phrase : «ceux qui le côtoient en rêve voient à la place de son visage un dé qui tournoie dans le vent et ne retombe jamais» (*Ciseaux carrés*, p. 43), ses poèmes lui ressemblent. Ils font songer non à un dé, mais à un jeu de dés tournoyant dans le vent et formant des combinaisons toujours variées, ne tombant jamais et ne cherchant nullement à abolir le hasard. Car rien n'est moins péremptoire que la poésie de Karel Logist, qui ne refuse pas le *pathos*, puisqu'elle ne se refuse rien, mais qui le contourne ou le déjoue avec une habileté sans cesse réinventée.

Au gré de ces trois recueils, de nombreux genres sont effleurés, du petit portrait presque réaliste (la mendiante qui ne mendie pas dans le *Danseur évident*, p. 115), au pastiche (d'Aragon au début du poème «un poco loco» d'*Un danseur évident* ou de Verlaine dans *Une quarantaine* p. 90), en passant par la description d'un personnage absurde de la famille du *Plume* de Michaux (dans *Ciseaux carrés*), par des débuts de narrations avortées ou par de faux traits épiques (comme ces «oiseaux visibles de la mer seulement» dans *Une quarantaine*, p. 81). Les formes varient également : vers libres, poèmes en prose, proses poétiques, poèmes rimant partiellement, poèmes avec refrain mimant les chansons d'enfant...

(Par parenthèses : il y aurait beaucoup à dire aussi au sujet de Karel Logist et de l'enfance. Le rapport au temps – et à la découpe du temps – trouve certainement

là son origine : le seul et unique roman de notre poète ne s'intitule-t-il pas précisément *Dés d'enfance* ?)

Pourtant, si la poésie de Karel Logist est mouvante, il ne s'agit pas non plus d'un long tissu ondoyant dans lequel les différents recueils ne feraient qu'opérer des découpes arbitraires. Tout en étant instables et pluriels, les recueils sont très cohérents. Cela apparaît avec *Ciseaux carrés*, dont le titre est en partie rhématique, c'est-à-dire qu'il nous renseigne sur la forme des textes, qui ont en commun d'être des petites proses découpées de manière à dessiner un carré par page. Cela se lit également dans *Un danseur évident*, dont chaque poème porte un titre écrit en langue étrangère. Et *Une quarantaine* est un recueil tout entier voué aux poèmes courts en vers libres.

* * *
* *
*

Un autre aspect de ces poèmes m'a frappé en les relisant : leur caractère volontiers réflexif, ou métalittéraire. Ils évoquent en effet souvent la question du langage ou celle de la poésie. Mais, là comme ailleurs, Karel Logist évite d'être insistant. Là comme ailleurs, il brouille les pistes, il pose des questions plus qu'il ne donne de réponse, il joue, il esquivé, il feint. Parfois, son propos ressemble vaguement à un art poétique. Quand il écrit :

Comment nous déguisons certains de nos poèmes
Incertain qu'ils plairont ou qu'ils seront compris (*Un danseur évident*, p. 126)

... le lecteur a bel et bien l'impression que l'écrivain parle de sa propre création. La métaphore de déguisement

du poème sied en effet à merveille aux textes de Karel Logist. Il en va de même avec ces deux très beaux vers :

J'écris pour tenir entrouverte
la porte du poème entrevu (*Une quarantaine*, p. 55)

Ou avec la phrase :

J'aime que chacun puisse boire entre les lignes de ma
main l'eau du possible poème (*Une quarantaine*, p. 74)

Le poème comme eau qui s'écoule entre les doigts, le poème entrevu dans l'entrebâillement d'une porte : ces métaphores réfèrent à chaque fois à l'évanescence de la poétique de Karel Logist, à son caractère insaisissable, à ce ton anti-péremptoire que j'évoquais *supra*. Elles renvoient aussi à sa clarté première, à son rapport au sens : la poésie de Logist n'est pas opaque, elle semble simple, au premier abord : elle paraît se donner avant de se dérober. Plus que de poèmes effectifs, elle est faite, en effet, de «possibles poèmes».

D'autres aspects de son écriture peuvent être soulignés au hasard des vers. Ainsi, chez Logist, il n'est pas rare que les jeux sur les mots prennent le pas sur le réel – c'est d'ailleurs en cela aussi que ses textes échappent à l'affirmation sentencieuse. Ce caractère verbal est affirmé dans un vers de *Ciseaux carrés* (même si c'est, bien entendu, pour être aussitôt minimisé) :

Aujourd'hui, seuls les mots le dépayent encore. Mais
cela ne va pas durer. (*Ciseaux carrés*, p. 48)

Mais d'autres passages consacrés à la langue ou à la poésie sont difficiles à interpréter de la même manière. Comment faut-il entendre le vers suivant ?

Comptons les tours de langue sans un mot de vrai (*Un danseur évident*, p. 113)

La notion de «tours de langue» peut bel et bien renvoyer à la poésie, mais que vient faire ici l'idée de «vrai»? Les «mots» de Karel Logist ne sont ni faux ni vrais, tant ils échappent, précisément, à cette dichotomie-là, tant ils se suivent les uns les autres en un long serpent in contournant ce genre de paradigme binaire.

D'autres segments de poèmes me laissent également perplexe. Ainsi :

les étreintes faciles
d'un plaisir divisible par
les fractions blanches de la page (*Une quarantaine*, p. 56)

Ce n'est pas la métaphore filée amoureuse et sensuelle qui étonne ici, mais le qualificatif suivant le mot «étreintes». La poésie faussement simple de Karel Logist est tout sauf «facile». Elle déjoue sans cesse les facilités des «fractions blanches de la page» qui lui sont offertes pas le vers libre. Peut-être même pourrait-on la définir comme un refus perpétuel de la facilité, allant jusqu'à récuser les facilités paradoxales de la complexité rhétorique, métrique ou sémantique.

Que dire enfin de cette étonnante strophe ?

Ce ne sont pas des poèmes ce sont
de lourdes machines à mots
enchevêtrées entre elles par un métal muet vomé du
haut fourneau
littérature
et tout le reste est putrescible. (*Une quarantaine*, p. 90)

La référence à «L'art poétique» de Verlaine donne envie de lire ici celui de Logist. Mais le contenu donne à penser, au contraire, qu'il doit s'agir d'une attaque ou d'une dénonciation. Un autre poète serait visé ici, mais qui ? Certainement pas Verlaine, que la lourdeur ne menaçait pas et qui figure dans la bibliothèque idéale de Karel Logist¹. On voit mal, en tout cas, comment l'expression «de lourdes machines à mots» pourraient définir les poèmes de nos trois recueils.

Le dernier extrait que je vais citer leur convient beaucoup mieux, me semble-t-il. Le verbe «glisser» notamment pourrait servir de point de départ à un art poétique en bonne et due forme. Mais, là comme ailleurs, Karel Logist ne se montre pas trop affirmatif : il pose une question. Laissons le faire : l'on me permettra de terminer cette préface en lui donnant une réponse.

aurais-je [...] glissé de sous ma langue une seule parole
qui vaille tout l'effort de vivre ? (*Une quarantaine*, p. 59)

Oui, Karel Logist, vous avez glissé de sous votre langue de nombreuses paroles valant tout l'effort de vivre !

Laurent Demoulin

¹ Voir «La bibliothèque idéale selon Karel Logist», dans *Lire Karel Logist*, dossier réalisé à l'occasion des rencontres «je dis livre» organisées par le Bibliothèque des Chiroux de Liège, novembre 2009, p. 15.

Les trois plaquettes heureusement regroupées ici, *Ciseaux carrés*, *Une quarantaine* et *Un danseur évident*, ont été publiées pour la première fois, à l'enseigne de l'Arbre à paroles, respectivement en 1995, 1997 et 2004. Aussi l'encre des poèmes qu'ils contiennent ne vient-elle pas de sécher : les moins neufs ont plus de seize ans et les plus récents moins de huit. En outre, si les deux premiers recueils se suivent d'assez près, le dernier est paru presque dix ans après le premier et sept ans après le second... Cette ronde de chiffres est riche de deux enseignements.

D'abord, elle nous prouve avec éclat que la poésie de Karel Logist ne vieillit pas. Le temps est en effet passé en vain sur ces trois recueils. Malgré la quarantaine éponyme de l'un d'eux, les poèmes qu'ils contiennent n'ont pas pris une ride. Ils demeurent pareils à eux-mêmes, légers, lumineux, insaisissables, ni jeunes, ni vieux, sans âge, inaltérables et aériens. Ils pourraient avoir été écrits hier ou l'être demain.

Laurent Demoulin



www.maisondelapoesie.com

Photo de couverture © Serge Delaive

13 €

ISBN 978-2-87406-522-4



9 782874 065224